

que de Louis-Michel, je consacrerai quelques lignes à ses amours avec sa chère Henriette, charmante personne née à St. Roch, d'une famille fort estimable. En 1851, Louis-Michel fit connaissance avec elle; mais, par malheur pour son repos, un Monsieur Huot avait aussi ses visées et prétendait à la main de la jeune fille! M. Huot était un garçon bien rangé, prêt à entrer en ménage, considération qui n'est pas à dédaigner! Louis-Michel, au contraire, avait l'air fort maussade et surtout jaloux et ne pouvait prononcer convenablement le mot de mariage; de telle sorte qu'il déplut, tout d'abord, à la mère de la fille et n'eut presque plus d'accès dans la maison! Ah! messieurs les jeunes gens qui voulez vous marier: si vous voulez avoir la fille, flattez la mère! Autrement, gare à vous! Demandez à Louis-Michel combien de chagrins, il lui en a coûté de n'avoir pas mis la mère dans ses intérêts! Combien de soirées n'a-t-il pas passées à grelotter à la fenêtre, simplement pour avoir le bonheur de voir la silhouette de sa bien-aimée! De combien de larmes n'a-t-il pas arrosé son petit journal, consacré aux secrets de son cœur! Combien de vers mal digérées sur les angoisses et le désespoir de son âme, n'y a-t-il pas insérés! Combien de menaces n'a-t-il pas proférées contre son rival! Heureusement que Louis-Michel se sentait faible, très-faible; car autrement je pense bien qu'on aurait eu un crime de plus à enregistrer sur la liste de tous ceux qu'ont fait commettre l'amour et sa sœur la jalousie!

Quoiqu'il en soit, M. Huot, dans le cours de 1853, obtint la main de la belle Henriette et l'épousa dans l'église St. Roch, tandis que Michel s'arrachait les cheveux et appelait toutes les furies à son secours, pour se venger du larron qui lui enlevait son trésor! De ce jour, il grava son amour bien plus profondément dans son cœur, et jura ses grands dieux qu'il attendrait la mort naturelle de son rival, s'il le fallait, et qu'il réussirait à conquérir l'ange terrestre, qui seul, pouvait le rendre heureux!

Deux ans et demi a duré le supplice de Louis-Michel! Ces deux ans et demi ont été composés de douze siècles chacun! Et pendant tout ce temps, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que Louis-Michel ne soit descendu à St. Roch pour jeter un coup-d'œil dans la maison qu'occupait M. Huot, rue de la Couronne, près de M. Marois. C'est dans cette maison qui a brûlé l'été dernier, que M. Huot faisait le commerce de marchandises sèches. Notre petit démocrate y venait donc chaque soir et, par les vitrines, visitait des yeux tout l'intérieur du logis. Lorsqu'il avait le bonheur de voir Henriette, il écrivait dans son petit journal, dont je ne connais pas la couleur, car il n'en a plus, des phrases, comme celle-ci: *Aujourd'hui, j'ai vu ma bonne Henriette! Elle était en négligé et la-*

vait sa vaisselle. Ou comme cette autre: J'ai en le bonheur de voir, aujourd'hui, mon adorée. Elle était en grande tenue; charmante de beauté et de parure! Ou encore: Ce soir, ma bien-aimée jouait aux cartes avec Huot! Quelle figure exécutable que celle de cet être-là, et surtout quel nez! — C'est ainsi qu'il se vengeait de son ennemi, par ce que c'était le moyen le moins dangereux!

Était-ce tout ce qu'il faisait vis-à-vis de son adorée? Je n'en sais rien. N'a-t-il pas continué d'écrire très-souvent à Henriette à qui il faisait parvenir (avant le mariage, bien entendu) ses lettres en employant un petit ménage bien innocent; c'est-à-dire qu'il se faufilait la nuit dans la cour et qu'il déposait ses billets dans la goûtière, par le moyen d'une échelle appuyée sur le toit de la maison? L'histoire n'en fait pas mention.

Après trente mois de martyre, Louis-Michel a pu respirer librement; car Huot est mort, le 7 juillet, 1855, laissant sa pauvre Henriette dans un deuil qu'elle ne devait oublier que juste dix-mois après, jour pour jour, heure pour heure! car, le 7 janvier, 1857, dans la même église de Saint Roch, elle jurait à son constant Michel amour, foi et fidélité!

Je ne dirai pas ce qu'il reçut en dot, seulement je mentionnerai qu'il restait de l'ancien magasin de M. Huot quelques pièces d'ouatte prise que Louis-Michel sut bien utiliser pour se donner une tournure un peu respectable!

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

FAITS DIVERS.

UN CONVERTI AU PROTESTANTISME. — Un révérend ministre de la religion réformée qu'on appelait le "Juif converti," pour avoir abandonné le royaume de Judas pour celui de Luther, vient d'être fait prisonnier dans le Vermont sous des circonstances particulières. M. Silverstein avait, comme tant d'autres, été fait prédicant de l'évangile réformé; mais en même temps

il avait pris femme, puis il en avait pris plusieurs autres en sorte qu'il fut l'objet d'une poursuite pour bigamie. — La police l'a arrêté dans une chapelle au beau milieu de son sermon. — Silverstein réussit cependant à s'échapper mais il a été repris à Prescott.

UN RÉVÉREND MINISTRE. — Un révérend prédicant, M. Cilley, de l'Église réformée des Universaliste (On ne sait guère ce que cela veut dire), a enlevé, de la ville de Dexter, la fille de M. Witherell, ministre d'une autre église et rédacteur d'un journal protestant. — La jeune personne n'a que treize ans et on rapporte que le ravisseur était sorti avec la jeune fille sous la prétexte d'aller mettre des fleurs sur la tombe de la défunte femme du révérend Cilley.

— Une annonce de décès, publiée dans un journal de Québec, se termine par ces mots: "La défunte laisse pour déplorer sa perte un époux inconsolable et douze enfants en bas âge." Sans s'aventurer trop loin dans le champ des hypothèses, dit le *Courrier des Etats-Unis*, il est bien permis de supposer que cette femme qui laisse derrière elle douze enfants en bas âge, n'était mariée que depuis quelques années, et que sa famille eût doublé peut être, si la mort avait laissé à ses cheveux le temps de blanchir.

Ce sont des exemples nombreux d'une fécondité semblable qui font la force, l'orgueil et tout l'espoir de la population canadienne-française. Dès qu'un voyageur entre en conversation avec un habitant des bords du Saint-Laurent, il peut être certain d'entendre bientôt cette phrase, stéréotypée, pour ainsi dire, sur toutes les lèvres du pays: "Monsieur, lorsque l'Angleterre est entrée en possession de cette province, nous étions soixante mille; aujourd'hui, nous sommes près d'un million, sans qu'il nous soit venu cinquante Français en cent ans, et dans un siècle d'ici nous serons seize millions de Canadiens-Français."

Cette augmentation de population, qui est sans exemple dans les temps modernes, et qui ne peut se comparer qu'à l'accroissement des Israélites en Egypte, s'explique lorsqu'on a visité quelques familles canadiennes. En premier lieu, les centenaires n'y sont pas rares, et quelque étrange que cela paraisse, il existe encore en assez grand nombre de bons vieux habitants nés sur les bords de Saint-Laurent, à l'ombre du drapeau français. Secondement, les Canadiens se marient très-jeunes, et voient grandir encore le bon nombre de leurs enfants, à un âge où, sous d'autres cieux, les hommes ne sont plus qu'au lait de poule et au bonnet de nuit.

Un sexagénaire canadien qui a le malheur de perdre sa femme la pleure, sans doute, comme elle la mérite; mais on ne tarde pas à l'entendre dire en versant des